Ziglôbitha,
Revue des Arts, Linguistique,
Littérature & Civilisations

Université Peleforo Gon Coulibaly - Korhogo

Les bétibé et la formation des villages aïzi de langue lelou (XIIIe – début XXe siècles)

Blath Esther AZAGNI
Université Félix Houphouët-Boigny Cocody-Abidjan
Azagniblathesther@gmail.com

Résumé : Les Aïzi sont un peuple akan lagunaire de la Côte d'Ivoire. Ils se sont installés le long du bassin occidental de la lagune Ebrié au sud. Ils partagent leur espace géographique avec les Alladian sur le cordon littoral et les Adioukrou sur la rive nord du côté continental dans la région de Dabou. Repartis de façon discontinue sur les deux rives de la lagune Ebrié, les Aïzi sont subdivisés en trois sous-groupes : les mubo, les aporo et les lelou. Les Aïzi de langue lelou, sur lesquels porte cette étude, occupent cinq villages qui sont : Tiagba, Nigui-Saff, Nigui-Assoko, Tiami et Atutu B. Lors de nos travaux en vue de la rédaction de notre thèse de doctorat portant sur l'histoire des Aïzi de langue lelou, nous nous sommes intéressée à la formation de leurs différents villages. L'analyse de leur tradition orale a permis de constater la présence, au sein de cette entité linguistique aïzi, de lignages dont l'origine est à rattacher à l'espace eotilé (Betibé). Ainsi, cet article se propose-t-il d'identifier ces différents lignages de souches Eotilé d'une part, et d'autre part, de montrer leur apport dans la formation des villages lelou.
Mots-clés : Aïzi, betibé, formation, villages, Lelou.

Abstract : The Aïzi are a lagoon-dwelling Akan people of Côte d'Ivoire. They settled along the western basin of the Ebrié Lagoon in the south. They share their geographical space with the Alladian on the coastal strip and the Adioukrou on the north bank of the continental side in the Dabou region. The Aïzi are divided into three sub-groups: the Mubo, the Aporo and the Lelou. The Lelou-speaking Aïzi, who are the focus of this study, live in five villages: Tiagba, Nigui-Saff, Nigui-Assoko, Tiami and Atutu B. In the course of our work on our doctoral thesis on the history of the Lelou-speaking Aïzi, we were interested in the formation of their various villages. The analysis of their oral tradition has made it possible to note the presence, within this Aïzi linguistic entity, of lineages whose origin is to be linked to the Eotilé space (Betibé). Thus, this article proposes to identify these different lineages of Eotilé stock on the one hand, and on the other hand, to show their contribution to the formation of the Lelou villages.
Keywords: Aïzi, betibé, formation, villages, Lelou.

Introduction

Respectivement connus sous le nom de Pèpèyuli par les uns et Eotilé par les autres, les Betibé tout comme les Aïzi, sont deux peuples akan lagunaires de la Côte d'Ivoire. Installés sur le pourtour des lagunes Aby-Tendo-Ehy et Ebrié, ces deux peuples ont entretenu des relations anciennes dont les traces demeurent encore vivaces dans la mémoire collective. La présente étude historique va porter sur un pan de l'histoire du peuplement de la région lagunaire, particulièrement sur celui des Aïzi.

Le choix de ce thème intitulé : « Les Betibé (Eotilé) et la formation des villages aïzi de langue lelou (XIIIe – début XXe siècles) » découle d'un constat que

nous avons relevé au cours de nos travaux de recherche en vue de l'élaboration de notre thèse de doctorat portant sur l'histoire des Aïzi de langue lelou[1]. En effet, l'analyse des traditions orales de ce peuple a permis de déceler la présence, au sein de cette entité linguistique aïzi[2], des lignages dont l'origine est à rattacher à l'espace éotilé (Betibé). Ce constat nous amène à s'interroger sur les liens qui ont existé entre les Betibé et les Aïzi lelou. En d'autres termes et de façon spécifique, en quoi les Betibé ont-ils contribué à la formation des villages aïzi lelou ?

Cette étude se propose d'identifier les différents lignages d'ascendance éotilé et de montrer leur apport à la formation des villages aïzi lelou que sont[3] : Tiagba, Nigui-Assoko, Nigui-Saff, Tiami et Atutu B (voir carte n°1).

Dans l'état actuel de nos recherches, nous considérons la période allant du XIIIe siècle au début du XXe siècle, soit 1910[4], comme les limites chronologiques de notre étude. Le XIIIe siècle marque en effet la date d'arrivée des premiers éléments betibé dans la région aïzi. Quant à l'an 1910, il correspond à la date de création d'Attoutou B, le dernier village aïzi, qui se trouve être un village lelou.

Pour mener à bien cette étude, nous nous sommes appuyée sur l'analyse des sources orales combinées avec la confrontation des données des ouvrages scientifiques, notamment, des articles de revues, des thèses, des ouvrages généraux et des sources imprimées. Concernant l'enquête orale, nous avons opté pour l'entretien direct sur la base d'un questionnaire préétabli.

Les entretiens individuels effectués auprès des autorités traditionnelles de la région aïzi ainsi que dans les villages lelou, à Dabou et à Abidjan ont permis d'identifier les différents lignages qui se mettent en place dans l'espace aïzi lelou. En outre, ils ont permis de saisir l'apport des lignages d'ascendance eotilé dans la formation des villages lelou. Les informations recueillies ont été analysées et enrichies par la bibliographie existante.

Ces documents pour leur part, en rapport avec l'histoire des Akan lagunaires, nous ont permis d'acquérir des informations sur la question du peuplement de la région lagunaire et de mieux définir nos bornes chronologiques. De plus, ils nous ont renseignée sur la nature des relations qui a existé entre les Betibé et les peuples aïzi.

---

[1] Les Lelou sont le sous-groupe aïzi le plus proche de l'espace krou dont l'origine est à rattacher à l'espace dida- bété- krou.

[2] Les Aïzi habitent treize villages établis dans la partie occidentale de la lagune Ebrié dans le département de Jacqueville. Ils sont subdivisés en trois groupes dialectaux qui sont le lelou, l'aporo et le mobou.

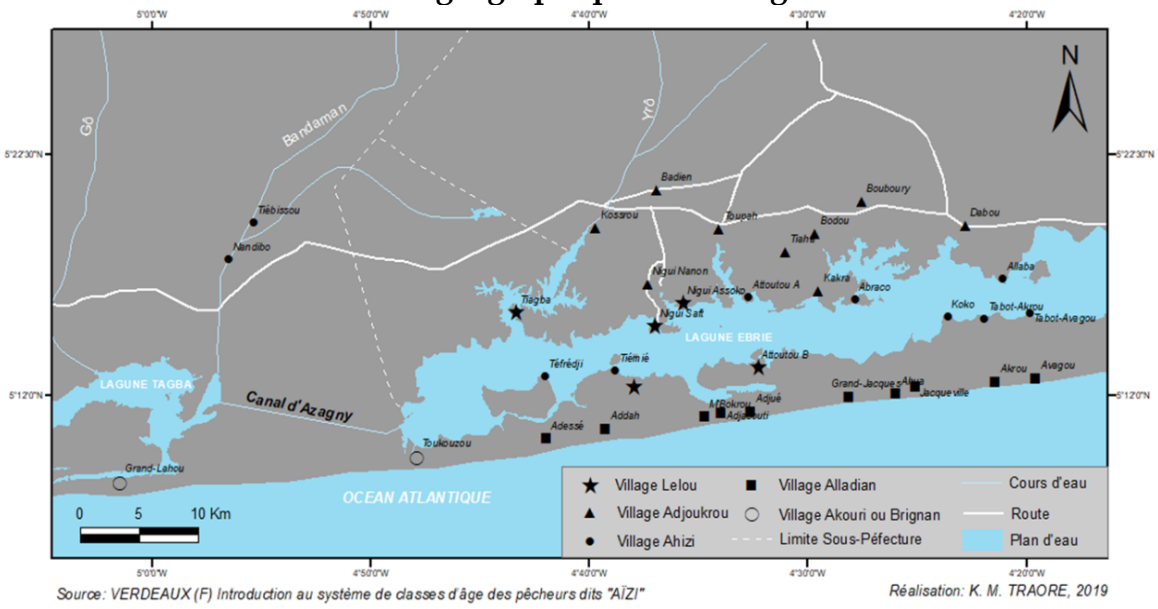
[3] Par ordre d'importance numérique.

[4] La formation d'Atutu-B s'inscrit dans le cadre de la guerre de conquête coloniale que les Français ont livrée en 1910 aux Adioukrou de Toupah. La création d'Atutu-B est l'une des conséquences de la colonisation de la Côte d'Ivoire par les Français. En effet voulant faire la « guerre » aux résistants Adioukrou de Toupah, les colons français, pendant la phase de pacification qui fut l'œuvre du gouverneur Angoulvant, ont contraint les Aïzi d'Attoutou-A à se réfugier sur l'autre rive de la lagune créant par la même occasion le village d'Attoutou-B. Ce village est une émanation d'Attoutou A, un site stratégique pour les Français.

Notre démarche méthodologique a consisté à mettre en comparaison les données de la tradition orale recueillie aussi bien dans l'espace lelou et en pays eotilé avec les données recueillies à l'issue de nos différentes lectures. Les sources orales existantes issues des travaux de nos prédécesseurs nous ont été d'un grand apport.

La confrontation des traditions orales recueillies dans l'espace aïzi lelou avec les autres documents, nous a permis d'identifier les différents lignages d'ascendance éotilé. Nous nous proposons ici de les présenter en fonction de leur zone géographique d'occupation et de montrer leur contribution dans l'édification des villages aïzi lelou. Par conséquent, l'analyse qui suivra portera sur deux axes essentiels. Le premier axe consiste à identifier les lignages d'ascendance eotilé. Quant au second, il montre leur apport à la formation des villages lelou.

Carte n° 1 : Situation géographique des villages aïzi lelou



1. les lignages d'ascendance éotilé : identification et localisation

Les enquêtes orales menées auprès des différents lignages du groupe lelou, sur la question de leurs origines, permettent de s'apercevoir après analyse de l'existence dans cette sphère linguistique aïzi, de familles qui affirment n'avoir pas participé à la migration dida-bété-krou dont se réclament la majorité des villages. Ce sont :

- les Cragba ou Kragbaïn à Attoutou B,
- les Krokpa (Lebiedanie, Tabeda ou Tabo et Tchamida) à Tiagba
- et enfin les Adiche et Loukrou danou, respectivement à Nigui-Saff et Nigui-Assôkô.

Nous nous proposons ici de les présenter en fonction de leur zone géographique d'occupation.

1.1. Les Kragbaïn ou Cragba d'Attoutou B

Les Kragbaïn représentent le principal groupe autochtone du groupement *Edidji*[5] ou littoral. Leur présence dans l'espace aïzi lelou est attestée par les traditions d'origine de ce village. Les Kragbaïn sont les locuteurs de l'aporo dans le village d'Attoutou B. D'après les traditions orales recueillies par H. Diabaté à Attoutou-B, il ressort que les Crogbu[6] ont trouvé, sur place dans l'espace *edidji* à leur arrivé, les Cragba[7]. A la question de savoir qui sont les Cragba, l'informateur Seke[8] répond : « Les gens de Tabott parlent le Cragba, on appelle le groupe *apro* et la langue *opro*, « *naprogu* » qui signifie originaire de *apro* »[9].

Selon cette version, les Cragba sont les plus anciens occupants de la région. Ils sont composés de ceux qui se réclament *aproïn* purs, c'est-à-dire, les purs sangs. Locuteurs du parler aporo dans l'espace lelou, les Kragbaïn ou Cragba occupent le quartier actuel d'*Agboupapô* ou *Chefrifri* d'Attoutou B et se subdivisent en trois groupes de familles : les Djétouïn, les Lakoyeïn et les Manan Wonjreïn. Les Kragbaïn, groupe souche de l'espace aïzi lelou, sont originaires du pays Eotilé. Ils ont été conduits jusqu'au site de Tchava par Amon Kotchi guide de la migration.[10]

Selon F. Verdeaux (1981), les Atoutou font partie du groupe « Tefredji-Taboth » donc du groupe Aprô, et ce en raison de leur appartenance au groupe Aprô. Il affirme à ce propos : « Bien qu'ils ne soient cités par aucun des villages précédents et que nous possédions peu d'éléments à leur sujet, les deux villages atoutou font partie de ce groupe au moins en raison de leur appartenance à l'ensemble linguistique aprô » (F. Verdeaux, 1981, p. 66).

Il convient, au même titre que Pété Eric, d'admettre que les Atoutou sont bel et bien des Aprô. Verdeaux les classe dans le groupe Tefredji-Taboth ; tandis que Pété les présente pour sa part comme groupe de Taboutou. (E. Pété, 2009, p.459). Par ailleurs, Pété Eric souligne que Tefredji et Taboth ont joué un rôle pionnier dans la dynamique du peuplement aïzi-aprô.

---

[5] Le terme *Edidji* est l'opposé d'*Abra* et désigne donc la rive sud ou littorale, celle du côté de Jacqueville. Cette entité est constituée de cinq villages aïzi qui sont d'est vers l'ouest : Tabott, Bapo, Koko, Attoutou-B ou Attoutou-Edidji et Tiami. Tabott, Bapo, Koko ont des territoires qui se jouxtent. Attoutou B et Tiami sont séparés des trois (03) premiers, aussi bien pour leur territoire terrestre que lagunaire, par des campements dépendant des villages alladian du littoral maritime. Bien plus, leurs territoires agricoles sont séparés entre eux par des terres que les Alladian d'Addah, Ahua et M'Bokrou ont revendiquées et obtenues.
[6] Les Crogbu sont les locuteurs du *lélémrin* dans les villages d'Attoutou B et de Tiémien.
[7] Les Cragba sont les plus anciens occupants de la région.
[8] En nous référant aux données glanées aux Archives Nationales de Côte d'Ivoire nous pensons qu'il s'agit de Seke Alexandre.
[9] Version recueillie par Henriette Diabaté à Atutu B, le 10 février 1974 auprès du traditionniste Seke.
[10] AÏKPA Martin, premier notable d'Atutu A, enquête effectuée le 06 septembre 2019 à Dabou.

La tradition orale des villages aïzi nous enseigne que les gens de Tefredji et de Tabott parlent l'*apromrin*. Cette langue n'est rien d'autre que la langue cragba signalée à Diabaté par ses informateurs d'Attoutou. C'est l'information majeure qui ressort de son entretien avec le traditionniste Seke d'Attoutou qui est formel sur la langue de Tabott.

De ce qui précède, il est important de signaler que le groupe Tefredji-Tabott constitue le premier mouvement migratoire apro qui essaime dans l'espace aïzi en provenance de l'eotilé au XIIIe siècle. Cette première vague de migration compte en son sein des éléments qui vont peupler les villages de Tefredji, Tabott, le quartier central de Tiagba, Allaba et Bapo. Le traditionniste Ahibie Mathieu, notable de Téfrédji (E. Pété, 2009, p. 575), le confirme si bien lorsqu'il affirme : « les Tefredji sont arrivés les premiers dans l'espace aïzi. Ils sont arrivés avant tous les autres villages qui parlent *aprômrin* ». L'antériorité des Tefredji dans l'espace aïzi est bien ainsi confirmée par toutes ces versions susmentionnées.

H. Diabaté (1988, p. 26) précise bien, en parlant de la migration des Dja et de leur essaimage à travers le présent Aïzi : « les Dja contribueront au peuplement de Nigui-Assôkô, Abraniemiembo, Tefredji, Atoutou, Taboth, Allaba ». Des informations recueillies par Diabaté à Attoutou B, (qui se trouve être en fait Attoutou A, selon les dits de Pete Eric), il ressort que les Kragbaïn sont constitués des familles Mana, Gbongblo, Jetu et Akadylé. Selon le chef Datcha d'Attoutou B, les familles kragbaïn sont Gbongbro, Manan, Djétouïn, Akadjrin et Wonjinin (E. Pété, 2009, p. 574). Ces familles sont aussi appelées Tchavaïn, le nom sous lequel sont connus les Atoutou.

Cependant, Gnamba Vincent fait cette précision :

> A Attoutou A et Attoutou B, c'est les mêmes familles et on retrouve la même configuration. Il y a les Kragbaïn qui sont composés de ceux qui se réclament Aproïn purs c'est-à-dire les purs sangs. Tout simplement parce que pour eux les Akadjrin sont un peuple venu de l'intérieur des terres. Les Kragbaïn sont composés de trois groupes : les Djétouïn, les Gbongroïn et les Manan-Wonjreïn.
>
> (E. Pété, 2009, p. 462).

On retient avec lui qu'il y a donc en tout trois familles cragba ou kragbaïn qui sont : les Djétouïn, les Gbongroïn et les Manan-wonjreïn[11]. Le véritable nom du village est Tchavanou[12] ou Tchavaïn. C'est sous cette appellation que sont également connus les Aïzi d'Attoutou. Ce nom vient de l'activité de pêche très

[11] Notons au passage que la famille Manan qui a été citée par ces différents informateurs, est la belle famille du guide de la migration à savoir Amon Kotchi, celui qui a conduit le peuple du pays ehotilé vers 1700 jusqu'au site actuel de Tchava. C'est également avec cette famille qu'il a effectué le déplacement jusqu'au site d'Attoutou avant sa partition en deux villages.

[12] Les Aïzi de Tiagba disent « *no mou tchavaki* » pour signifier qu'ils vont à Attoutou.

propice en ce lieu et exercée par ce peuple. Les Kragbaïn ont accueilli et installé les Lelou à Attoutou. Le groupe autochtone d'Attoutou B recèle en son sein des éléments issus à la fois de la migration eotilé du XVe et du XVIIe siècle. Les Akadjrin font partie de la migration du XVe, tandis que les trois autres sont ceux-là qui sont revenus peupler le site après l'arrivée des migrants dida.

Les Kragbaïn ont tout de même largement contribué à donner à Attoutou sa configuration sociale actuelle. En effet, les Kragbaïn ou Mokobli font partie de la migration dja ou apekodjoboue en provenance de l'Eotilé et occasionnée par la conquête impérialiste des Agni Sanvinn du sud-est de l'actuelle Côte d'Ivoire.

1.2. Les Krokpa de Tiagba

Au nombre de trois familles[13] occupant Tiagba, les Krokpa sont les descendants d'Aïkpa Leba que les Tiagba d'ascendance krou ont trouvés sur l'île Krogbo. Suivant les traditions orales de ce village, Aïkpa Leba est venu de Tefredji. Or, selon ces mêmes sources, les gens de Tefredji, où se parle l'aporo, sont venus de l'Est plus précisément du Ghana actuel. Djon N'Guessan David de Tiagba le souligne clairement quand il affirme que : « Il y a certains Aïzi qui ne viennent pas du pays dida, ils viennent du Ghana par exemple ceux de Tefredji. S'ils le disent c'est faux, ils viennent du pays eotilé.[14]»

La confrontation de ces témoignages permet d'affirmer que les habitants de Tefredji sont bel et bien originaires du pays éotilé. Parlant de Tiagba, le traditionniste N'Guessan David souligne également qu': « Il y a une famille dans ce village qui n'est pas venue du pays dida, c'est très difficile de connaître d'où ils viennent, mais ils étaient nombreux. Ils venaient avec ceux de Allaba, Tabott, Koko, Tefredji et même Attoutou.[15]»

Les habitants de ces différents villages sont tous des locuteurs du parler aporo dans le pays aïzi. H. Memel Fôté (1969 : pp 378-379) les a qualifiés de « Cavan[16] » et d'ethnie à dominance eotilé, de régime matrilinéaire. Certains auteurs comme G. Herault (1971 : 33), A. L. T. Gauze (1969 :17), grâce aux informations recueillies dans le quartier central font allusion à une origine orientale des Aïzi particulièrement de ceux parlant l'aporo.

A Tiagba, les populations n'ont pas souvenance de l'origine exacte du premier habitant, c'est-à-dire, Aïkpa Leba. Cependant, ils affirment qu'il est venu

[13] Il existe une quatrième famille dont le nom est évocateur de l'origine eotilé. Il s'agit de la famille Boïné. A l'état actuel de nos recherches, nous n'avons pas pu avoir d'information suffisante pour étayer nos arguments. Cependant, nous le mentionnant juste pour envisager une éventuelle étude sur la question. Le nom de cette famille, nous fait penser au lignage Boïné évoqué dans les traditions orales des Eotilé. En effet, selon les informateurs d'Henriette Diabaté, les Boïné sont les dirigeants des eotilé depuis l'époque où ils étaient sous l'eau. Leur choix comme famille dirigeants se fait par la voie matrilinéaire.
[14] Djon N'guessan David, entretien du 06 août 2007 à Tiagba.
[15] Djon N'guessan David, entretien du 06 août 2007 à Tiagba.
[16] Le terme « cavan » leur a été donné en raison de leur origine éotilé.

du pays éotilé. L'analyse des traditions orales de Tefredji révèle que les anciens aïzi étaient des Pèpèhiri Mekyibo. Or nous savons qu'Aïkpa Leba est un ancien aïzi. La langue qu'il parlait selon nos informateurs, était la même que celle de Tefredji c'est-à-dire l'Aporo. En raison de ce parler qui est la souche mère de l'Aïzi, nous estimons que les locuteurs du parler aporo sont bien venus du pays éotilé. Les anciens aïzi ne sont autres que les Pèpèhiri qui ont séjourné, selon les sources orales éotilé, momentanément dans le pays éotilé avant de continuer leur route vers l'ouest pour peupler les villages aïzi (E. Azagni, 2007, p. 20-21).

François Verdeaux note, à juste titre, le lien de tradition entre Aïzi et Eotilé. Les Pèpèhiri-Mekyibo avaient la même langue que celle des Dja qui ne sont autres que les Mekyibo qui ont quitté Assôkô-Monobaha après la conquête des Anyi sanvi du XVIIIe siècle. Ils sont passés par la zone de Betigbo (île Vitré), puis par l'île d'Azigbo pour gagner le pays aïzi et ont introduit le parler aporo, une variante du Bétiné, la langue des Eotilé. (E. Azagni, 2007, p. 21)

A Tiagba, les habitants du quartier central parlent l'aporo. Ils sont d'origine éotilé car leur langue est la même que celle de Tefredji. Ce sont les familles Tabo ou Tabeda, Ciamida et Lebiédanié. E. Pété identifie, comme groupe souche à Tiagba, les familles Lebié danou et Tabô danou. Selon lui, ils sont les descendants directs d'Aïkpa Leba et contemporains des Adiché de Noudjou, le groupe autochtone de Noudjou (E. Pété, 2009, p. 412).

Nous estimons pour notre part que, ces différentes familles sont effectivement les descendants d'Aïkpa Leba puisque la tradition orale de Tefredji nous le montre lorsqu'elle indique que Aïkpa Leba, leur ancêtre fondateur, est parti sur l'île qui est devenue Tiagba. Ces familles construisent les cases sur pilotis, une spécificité de l'architecture des Eotilé (E. Pété, p. 575).

1.2.1. Les Tabo ou Tabeda (les Tabo danou)

Les Tabodanou sont les descendants d'Aïkpa Leba. Ils se sont installés aux alentours du XVIIIe siècle dans le quartier central de Tiagba. Comme leur nom l'indique, ils viennent de Tabott situé dans la partie littorale ou «*Edidji* » où Aïkpa Leba s'était réfugié[17] après son départ de Tiagba (E. Azagni, 2007, p.21). Les traditions orales de Tefredji sont indispensables pour comprendre cette étape de l'histoire des Tiagbou.

Selon le notable Aka Ahibie Mathieu de Tefredji,

> Aïkpa Leba ancêtre fondateur de Tefredji et guide de la migration apro s'était installé sur l'île qui est devenue Tiagba. De son retour de Tiagba, au regard de la

[17] Sur les raisons de l'exil d'Aïkpa Leba à Tabott, la tradition orale de Tiagba raconte qu'après le pacte conclu avec les migrants dida (symbolisé par l'achat de l'île en contrepartie d'un gobelet rempli de perles), les nouveaux occupants désirant récupérer leurs bijoux, remettent l'accord en question. Menacé, Aïkpa Leba, craignant pour sa vie, quitte l'île de Tiagba pour s'établir à Tabott son village d'origine.

> nouvelle configuration du village qu'il avait laissé avant d'aller s'installer à Tiagba, il a préféré se retirer à Tabott dont le nom devient alors Tabouïn.
>
> (E. Pété, 2009, p. 575)

Les Aïzi de Tabott sont venus de l'est précisément du pays éotilé, selon les sources orales aïzi et ils parlent l'aporo. Ce sont eux qui ont introduit et perpétué la construction des cases sur pilotis. Après l'installation des migrants dida sur l'île Krogbo, les descendants d'Aïkpa Leba sont venus peupler le village. Nous pensons que les Tabodanou font partie de ce groupe d'Aïzi installés à Tiagba à cette période.

1.2.2. Les Ciamida ou Tchamida

Ils viennent de Tiami. C'est cette famille qui a accueilli les autochtones krou venus du pays dida au XVIe siècle. Ils sont les véritables aïzi. Comme le souligne C. Bonnefoy, les Tiagba d'ascendance krou ont trouvé sur place des Aïzi dont la présence a été une source de conflit qui s'est terminée par une alliance concrétisée par l'installation de quelques-uns des leurs sur l'île (1954, p. 21). Les Tchamida ont pu faire partie de cette colonie aïzi qui s'est installée aux alentours du XVIIIe siècle. Et de par leur ancienneté dans la région, ils sont des Adissi, donc autochtones du pays aïzi.

Selon E. Pété (2009, p. 413) les Tchamida, sont effectivement un groupe aprô ; mais ils ne sont pas contemporains de l'époque de Aïkpa Leba. Il s'agit plutôt d'une faction des Dja, passées par le village de Tiami avant d'arriver à Tiagba ». Il conforte ici nos visées sur l'origine des Tchamida. Ils proviennent bien du village de Tiami. C'est de ce groupe dont parlait Bonnefoy lorsqu'il affirmait « l'arrivée d'une colonie aïzi à Tiagba et l'adoption par le nouveau village de la langue aïzi » (C. Bonnefoy, 1954, p. 23).

En effet, les Tchamida sont en fait une faction des Tobo-danou de Tchami, eux-mêmes une faction des Tôbou de Taboth. Il s'agit donc des Dja, un groupe pèpèhiri-betibé qui émigre dans le présent aïzi à la suite de la conquête agni sanvinn de l'éotilé au milieu du XVIIIe siècle.

A ce propos, H. Diabaté (1988, p. 26) écrit : « les Dja contribuent au peuplement de Nigui-Assôkô, Abraniemiembo, Tefredji, Attoutou, Tabott et Allaba ».

La migration des Dja s'est effectuée au XVIIIe siècle. Il est probable que ce soit un autre chef qui ait fait venir les Dja et non Aïkpa Leba, qui a vécu à une époque antérieure. En réalité, la grande majorité des Aïzi a des origines Pèpèhiri Mekyibo (Eotilé). Ces derniers ont été les premiers à s'établir dans le pays en y introduisant le parler aporo qui est dérivé du Betiné. D'autres Mekyibo, dénommés Dja ou Apekodjoboué au XVIIIe siècle viendront renforcer les locuteurs de cette langue (K.R. Allou, 2002, p. 786).

1.2.3. Les Lebiedanié

Les Lebiedanié sont au même titre que les deux précédents les descendants d'Aïkpa Leba. Ils viennent de Tabott et se sont installés aux alentours du XVIIIe siècle dans le quartier central de Tiagba. C'est dans cette famille que sont pris les chefs féticheurs[18]. Ils vénéraient le génie Lebiehi duquel il tire leur dénomination. Selon les traditions orales éotilé (Mekyibo ou Betibé) :

> C'est un peuple (les Pépéhili) qui, à son arrivée, a vécu avec nous avant de continuer. Les Eotilé savent où ils sont allés s'installer et au moment de la guerre contre les Anyin, les Eotilé les y ont rejoints à Nigui-Assôkô et à Abra-nyanmianbo. Eux aussi ont surnommé les Eotilé apekojobue, kojobue est un busun.
>
> (H. Diabaté, vol IV, 1984, p. 616)

Abondant dans le même sens que Henriette Diabaté, le professeur S.P. Ekanza affirme que:

> Plus tard, dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle, après la victoire de Monobaha, lorsque les Agni poussent à l'exil les Eotilé, des éléments de ce dernier groupe rejoignent les Aïzi et contribuent au peuplement de Nigui-Assôkô et de quelques autres localités
>
> (S.P. Ekanza, 2006, p. 41)

Les sources orales et écrites nous enseignent donc que les Eotilé se sont installés dans le présent aïzi[19] à la suite de la guerre contre les Anyin.

1.3. Les Adiche ou Odichin de Noudjou

Ils sont, au même titre que les Krokpa de Tiagba, les peuples autochtones de la région aïzi. Localisés dans la partie continentale ou « Abra »[20], les Adiche ou *Odichin* sont composés de la famille Loba de Nigui-Saff et des Loukrou danou de Nigui-Assôkô. Nous choisissons de les étudier ensemble parce que Nigui-Saff et Nigui-Assôkô sont tous deux une émanation de Noudjou l'ancien site avant sa partition en deux. Tout comme les Krokpa de Tiagba, les Adiche sont un segment du peuplement ancien adissi du présent aïzi.

Les traditions orales recueillies à Nigui-Saff par F. Verdeaux et E. Pété permettent de retrouver une partie des autochtones. François Verdeaux a ouï dire

[18] A l'époque précoloniale, trois personnages présidaient à la destinée du village. C'était : le chef de terre, le chef de village et le chef féticheur.

[19] L'installation de ces familles à Tiagba a été rendue possible à cause de la maitrise de l'eau par ces familles.

[20] La partie continentale ou « Abra » se situe au nord du pays aïzi. Cette partie est constituée de six (06) villages qui sont d'est en ouest, Allaba, Abra-Niamianbo, Abra-Ko, Attoutou-A ou Attoutou-Abra, Nigui-Assôkô et Nigui-Saff.

que dans le village de Nigui-Saff, le quartier Adi-che est peuplé de gens parlant l'aporo, qui sont les descendants reconnus des premiers habitants de la baie. Les migrants les trouvèrent à leur arrivée à Noudjou et apprirent d'eux la pêche. (F. Verdeaux, 1981, p. 71)

Quant à E. Pété, lors de ses enquêtes à Nigui-Saff, il lui a été également signifié la présence d'un groupe aprô dans le village, c'est-à-dire la famille Loba[21] du quartier Adiche. Lorsqu'au cours de son entretien avec les patriarches de Nigui-Saff, il fut étonné de la présence d'un groupe aprô dans une sphère apparemment homogène et lelou. La réaction du chef Lezou Mel se fit sentir au travers de ces termes :

> Il s'agit du groupe Adiché, c'est-à-dire les Loba et leurs descendants. Lors de la migration, les Loba sont restés en arrière au niveau de Tefredji, c'est ça qui a fait qu'ils comprennent l'Aprô qui est la langue des Téfrédji. Plus tard, ils vont rejoindre le groupe.
>
> (E. Pété, 2009, p.405).

Ainsi, d'après le chef du village Lezou Mel, la compréhension et la maîtrise de l'aporo par les Loba se justifie par le séjour prolongé de ce groupe à Tefredji. Contrairement à Eric Pété, nous estimons que cette présence ne doit pas être étonnante. Pour nous, en effet, pour qu'il y ait la langue lelou ou lélémre, il est évident d'avoir le mélange de l'aïzi pur qui est l'aporo et le dida des migrants.

Concernant toujours les Adiche de Nigui-Saff, Gnamba Vincent, a également fait allusion à eux en ces termes :

> Les Tefredji étaient initialement installés sur le site actuel de Tiagba. Les Nigui-Saff ne sont pas à l'origine des lélémrin. A l'instar d'Attoutou-B où il y a les aprô et les lélémrin, à Nigui-Saff aussi il y a les aprô et les lélémrin mais les lélémrin étaient plus nombreux et il y a eu un glissement culturel qui a couvert la culture aprô. Ceux qui étaient à Nigui-Saff, le groupe aprô, c'est les *Odichin*.
>
> (E. Pété, 2009, 405)

Ces informations corroborent ainsi celle émise par le chef Lezou qui fait provenir les *Odichin* ou Adiche de Tefredji. Les Adiche sont donc les autochtones de Noudjou village qui a été scindé en deux Nigui-Saff et Nigui-Assôkô[22]. A partir des observations faites par Gnamba Vincent, on peut affirmer que les Loba qui occupent le quartier Adiché de Nigui-Saff et que l'on retrouve à Nigui-Assôkô sous le vocable Loukrou danou sont la postérité des Adissi autochtone des lieux. Et de par leur lieu d'origine, on peut conclure qu'ils sont les aïzi d'ascendance éotilé.

[21] Les Loba sont aussi appelés les Adiche

[22] On retrouve les Adiche à Nigui-Assôkô sous le vocable de Loukrou danou. La famille Loukrou danou est la famille autochtone de Nigui-Assôkô.

2. De l'antériorité des pèpèhiri betibé dans l'espace aïzi à la formation des villages aïzi lelou

La formation des villages aïzi lelou s'est effectuée sur la base d'un peuplement ancien et de population venue de l'espace krou. Dans ce processus de fondation, quel a été l'apport des lignages d'ascendance éotilé ? Le rôle des Pèpèhiri Betibé est surtout perceptible au niveau du processus de la structuration et d'aménagement des sites des villages et du contexte de ce processus. Cette partie permettra de montrer l'ancienneté des lignages betibé dans l'espace aïzi et de relever leur rôle dans le processus de formation des villages lelou.

2.1. Les éléments matériels et linguistiques de l'antériorité des Pèpèhiri Bétibé dans l'espace aïzi

Le premier groupe à s'installer dans l'espace aïzi est, sans contestation de la part des autres, celui des Aporo dont sont issus par ordre chronologique les actuels villages de Tefredji, Tabot, le quartier central de Tiagba, Allaba et Bapo. (F. Verdeaux, 1981, p.64) Les populations d'ascendance krou ont trouvé sur place, à leur arrivée, des populations que nous avons appelées les autochtones ou anciens aïzi.

Des indices de peuplement attestent de leur occupation ancienne de l'espace aïzi lelou. En nous appuyant sur les sources orales recueillies dans l'espace aïzi, il est possible de retrouver les traces de ces premiers habitants. Des traditions orales recueillies par Bonnefoy dans le village de Tiagba, il ressort que des Aïzi autochtones vivaient sur l'île avant l'arrivée des migrants dida krou. Cette présence remarquée de ces Aïzi autochtones dans les traditions traduit leur importance dans l'histoire de ce peuple.

Ces populations autochtones ont joué un rôle déterminant dans l'histoire de ce peuple dans la mesure où elles accueillent et installent les nouveaux arrivants. Lors de nos enquêtes à Tiagba, il nous a été dit « qu'en arrivant sur l'île, il trouva un Aïzi du nom d'Aïkpa Leba, qui vivait là avec sa famille et après de longue négociation, le groupe s'installa[23] ». Aïkpa Leba est le premier occupant de l'île de Tiagba.

Selon la tradition orale, la langue que parlait Aïkpa Leba est la même que celle de Tefredji. Nous pensons qu'il est un ancien aïzi en raison de l'utilisation de l'aïzi pur. A Attoutou B, les Kragbaïn affirment être arrivés les premiers. Des indices matériels et linguistiques prouvent la présence effective des Adissi dans l'espace aïzi. Ces indices sont entre autres les cases sur pilotis ; la pêche et l'utilisation de la langue apro qui sont au demeurant des traits spécifiques à la

[23] Azagni Avi André, enquête effectuée à Tiagba le 19 Août 2007.

culture mekyibo. Les cases sur pilotis sont une piste réelle d'identification et d'élucidation de l'origine éotilé des anciens aïzi ou autochtones des lieux.

En effet, la case sur pilotis, dont les vestiges ont été retrouvés dans l'espace éotilé, est une spécificité du mode d'habitat des Eotilé. C'est l'un des traits distinctifs des Ewuture[24] des populations qui les entourent (Cl. H. Perrot, 2008, p.27). Cette culture a été transposée dans l'aire culturelle aïzi par les premiers éléments éotilé locuteurs de l'aporo. Le symbole le plus frappant demeure la case sur pilotis observé massivement dans le quartier central de Tiagba appelé krukpa Tigba[25].

Les fouilles archéologiques menées dans l'espace éotilé notamment ceux effectué par Jean Polet ont révélé la présence de l'habitat sur pilotis datant du XIIe siècle. Au cours de l'émission radiophonique (K. R. Allou, 1988, p. 443) présentée par Jean Noël Loucou sur les découvertes archéologiques dans les lagunes eotilé, Jean Polet alors chercheur à l'IHAAA affirme que du XIIe siècle au XIIIe siècle, l'on rencontre deux types des sites archéologiques qui sont des habitats sur pilotis et des cimetières dans les zones sèches.

Ce type d'architecture que l'on retrouve dans l'espace aïzi notamment à Tiagba, n'a été observé que chez les Eotilé. Déjà au XVIIe et XVIIIe siècles, Tibierge et Loyer, tous deux voyageurs d'Issiny en donne un témoignage. A ce propos, Tibierge note : « […] ils y ont bâti plusieurs petites cazes sur pieux […] » (Tibierge, in Paul Roussier, p. 66). Ces propos de Tibierge nous confortent dans notre vision sur l'origine des cases sur pilotis. Ils sont bien apparu du faite des premiers éléments éotilé et cela dans la mesure où déjà dans les récits les cases sur pilotis ont été évoqué.

Cette spécificité architecturale, adopté en zone inondable ou marécageuse[26], a ceci de particulier, c'est qu'il éloigne du sol une case qui n'a en fait aucune étanchéité, le toit mis à part. Aussi, les pilotis permettent de résoudre un certain nombre de problèmes liés au ruissellement des eaux de pluies, évitant par la même occasion la détérioration des cases. (C. Bonnefoy, 1954, p. 36).

[24] Appellation des Eotilé par les Nzima. Parlant des peuplades qui habitent la région lagunaire, Maurice Delafosse cite entre autre les Mekyibo appelés Ewutre ou Ewutile par les Agni, Vyetre ou Byetri ou Vetere par les Abouré, généralement désignés par les voyageurs sous le nom de Vétéré. Par ailleurs, il nous renseigne sur les principaux centres où se parle encore la langue mekyibo. Nous pouvons citer Eboko et Ebouindo sur la rive nord de la lagune Tano ou Tendo ; Mborakyi (ou Mborati), Ekounougbé, Nzoupoulo, Ekuaboué, Elima (en partie), Abièti sur la rive est de la lagune d'Abi.

[25] C'est en effet dans le quartier du centre ou se sont installé les aïzi d'ascendance eotilé, que se retrouve la plus grande partie des cases sur pilotis construites en partie sur l'eau. elles étaient dénombrées en 1975 selon le relevé de Ouatta N'dri a 52% des habitations de ce quartier soit 44 % du total des cases sur pilotis construites dans le villages, contre 28% et 29% pour Manvié Tigba, 38% et 27% pour Vansré.

[26] Claude Hélène Perrot parlant de l'espace éotilé affirme que les rivages est en partie marécageux et occupé par la mangrove (formation de palétuviers) qui s'est développée sur un sol tantôt immergé et tantôt émergé. C'est dans ce espace que les Eotilé construisaient leur cases.

Par ailleurs, la case sur pilotis est très propice à leur activité de pêche. C'est aussi un moyen de défense territoriale contre toute agression extérieure au même titre que les îles. En effet, cet habitat lacustre n'est pas facilement prenable du fait de sa dissémination à la surface de l'eau. A Tiagba, le plus gros village lelou[27], les maisons sur pilotis sont appelées « *tigba ƒu* » ce qui signifie maisons à plate-forme, à plancher surélevé et construite sur pilotis, « *gro ke* »[28].

Plusieurs raisons justifient la présence et l'existence des maisons sur pilotis à Tiagba. A l'origine, les pilotis furent utilisés par les habitants par souci de protection. Ils permettaient de se protéger contre les reptiles, les animaux sauvages et les bestioles de tous genres. Par la suite, ils ont été utilisés pour une question de nécessité. C'est ce que révèle notre informateur de Tiagba Azagni Avi André[29], lorsqu'il affirme :

> C'est la nécessité. Afin de se mettre à l'abri des bestioles, des animaux sauvages et des malfaiteurs. […] . Les cases sur pilotis convenaient pratiquement à l'île parce que pendant la crue, l'eau venait jusqu'à la rue principale ; donc c'est la case sur pilotis seulement qui convenait car si vous construisez une case à terre quand l'eau monte, la case est complètement inondée ; tandis que la case sur pilotis est pratique et facile à entretenir.

Nous sommes d'avis avec notre informateur dans la mesure où la case sur pilotis répondait plus aux besoins des populations.

Un autre avantage des cases sur pilotis, c'est la possibilité qu'elles offrent à ses locataires qui sont des pêcheurs d'être en constante relation[30] avec la lagune. Les cases sur pilotis offrent encore d'autres avantages et, à n'en point douter, une situation de pôle-position. (Confère photographie ci-dessous).

Photo 1 : des cases sur pilotis à Tiagba

[27] Tiagba présente cette particularité d'être le seul village Lelou dont les maisons traditionnelles soient bâties sur pilotis.

[28] « *Gro-ke* » signifie littéralement en-bas-bois. D'après les informations recueillies par George Hérault, il semble que cette dénomination soit le résultat d'une confusion entre « *gro* » qui effectivement signifie en bas et « *ɓro ke* » qui serait le terme propre pour pilotis. On devrait donc utilisé le terme « *ɓro ke* » qui serait plus approprié

[29] Azagni Avi André, Enquête effectuée à Tiagba le 19 août 2007.

[30] Aïkpa Martin, entretien réalisé le 06 septembre 2019 à Atutu. Parlant du lien entre l'Aïzi et la lagune, Aïkpa Martin, notable d'Atutu, précise que les Aïzi entretiennent un rapport très étroit avec la lagune. Dans la description qu'il fait de ce rapport, il dit en ces termes : « c'est un rapport profond. La lagune est source de nourriture et de protection. Elle nous procure tout. L'Aïzi pêche dans la lagune, boit la lagune et tire profit de la lagune». On comprend alors l'intérêt que les Aïzi accordent à la lagune. Elle est toute leur vie. Les cases sur pilotis permettent à ce peuple de pêcheurs qui entretiennent un rapport très étroit avec son milieu de vie, d'être en contact permanent avec la lagune pour tous ses besoins.

Source : (J.S) Bakyono, « Les lagunaire de l'île de Tiagba », *Entente Africaine*, N°38, octobre 1979, p. 34.

Nous sommes d'avis avec Allou Kouamé René que les Betibé sans aucun doute sont les auteurs des données archéologiques des XIIe siècles et XIIIe siècles. La case sur pilotis est une architecture que pratiquaient et que pratiquent encore les Betibé. Egbehi et Nzulezo pour ne citer que c'est deux exemples restent aujourd'hui encore des villages sur pilotis. A l'absence de toute datation absolue des cases sur pilotis dans l'espace aïzi, nous pensons que la datation relative[31] permet d'identifier les auteurs de ce type d'habitat.

Ce sont bien des Aïzi d'ascendance éotilé car les matériaux utilisés pour la confection des cases sur pilotis sont les mêmes que ceux utilisés dans l'espace éotilé. Ils se constituent de bambous et de fourches rapportés de la forêt, de lianes, des poutres et de la paille pour la toiture. La construction des cases sur pilotis[32] requiert l'acquisition de matériaux spéciaux qui proviennent le plus souvent d'essence spécifique. L'on utilise par exemple des poutres pour les pilotis et des rondins de l'armature provenant d'arbres d'essences diverses. Les côtes du palmier-raphia[33] sans limbe constituent le plancher de la case ainsi que les cloisons. Les palmes du palmier raphia sont utilisées pour la toiture et des lianes pour l'assemblage.

[31] La méthode de datation relative consiste à comparer les cases sur pilotis trouvées dans une zone donnée à celle déjà étudiées dans d'autres zones. Cette méthode permet de voir les ressemblances et les dissemblances surtout au niveau des techniques et méthodes de constructions.

[32] Voici une liste de phrase en rapport avec la construction d'une maison sur pilotis en Aïzi lelou.
Ces phrases relatent les étapes de la construction des cases sur pilotis.
Avi *l-ɛ-sa zeɓi* : Avi abat *zeɓi*, nom d'un arbre à bois très dur dans lequel on taille les pilotis.
Avi *l-ɛ-dɪ gbodo wre* : Avi coupe *gbodo wre* c'est-à-dire les poutres transversales qui, sous le plancher, réunissent entre eux les sommets des pilotis. Wre serait le nom d'un génie, mais les vieux donnent à cette pièce le nom de gbrɛ gbɔlɔ.
Avi *l-ɛ-dɪ kɔsrɪ* ; Avi *l-ɛ-dɪ dugbo ke* ; Avi *l-ɛ-dɪ kpœkpa* ; Avi *l-ɛ-dɪ za-kɪ gbrɔ* ; Avi *l-ɛ-dɪ soko-ke* , Avi *l-ɛ-dɪ krakpra-ƙi.*

[33] Raphia gigantea est appelé *dɔkɑ* en Eotilé.

Ahouou Jean Ditchi[34] précise le type de bois utilisé pour la construction et les raisons de ce choix. Ce bois s'appelle « l'arbre de noisette ». Il affirme à ce propos :

> « En Aïzi on dit "*Zébi ké*", les noisettes, les bois de noisettes ; tout le monde connait les noisettes. C'est des amandes qu'on casse. C'est un bois qui résiste à l'eau, aux intempéries. C'est ce bois-là qui résiste aux intempéries, c'est dire que l'érosion ou la rouille, d'autres effets émanant de l'eau ne peuvent pas se rouiller. C'est un bois qui résiste et qui ne peut même pas être attaqué par les bêtes. C'est un bois qui peut faire même plus de cent ans. Il y a des maisons qui ont été construites depuis et dont les piliers sont encore là ».

Pour A. Assohou, les bois les plus en usage dans la région eotilé sont les bois qui poussent dans les régions vaseuses ou ceux à substance si tendre qu'ils ne pourrissent pas vite (et ont même tendance à pousser dans l'eau) comme le bambou de chine ou « *caamponi* » en langue locale. Il signale aussi qu'a ceux-ci, s'ajoutent quatre solides poutres transversales qui sont logées pour leur part dans les fourches. Cet assemblage d'éléments constitue la base ou fondation qui est ainsi prête à recevoir les éléments du plancher posés très serrés de sorte qu'on voit à peine l'eau au travers des persiennes. (A. Assohou, 1990, p. 48)

En examinant avec attention ces deux informations, nous pensons que les matériaux de construction des cases sur pilotis tant dans l'espace aïzi qu'éotilé sont similaires (Cf. photos 2 et 3).

Un deuxième indice matériel permet de montrer que les anciens aïzi étaient des Eotilé. Il s'agit du genre de vie fondé sur l'exploitation du milieu aquatique. Ce sont des pêcheurs tout comme les Eotilé (Betibé). En effet, les traditions orales du pays aïzi nous apprennent que les aïzi d'ascendance krou ont bénéficié de l'expertise des autochtones en matière de pêche.

Comme le disent si bien les différents informateurs, les Apro enseignent aux migrants l'art de la pêche. Ainsi, nous pouvons affirmer sans risque de nous tromper que cette spécialisation n'aurait pas été possible sans l'aide de ces autochtones qui leurs ont inculqué les techniques de pêche[35].

Parlant des lignages de Tiagba, N'guessan Lefri affirme que :

> « Les pêcheurs sont appelé « gênê » ou les « tabeda ». Ils sont envoyés par les tchamida. Ils font les filets avec l'ananas des noirs (*dada, bi, pilo, dogbo*). Ils ont vu leur frère Dadji qui était à moubo, les premiers arrivants étaient les gens de Téfredji après les gens de Taboth, Koko et Allaba »[36].

Makoubi Avi confirme les propos de Lefri N'Guessan lorsqu'il affirme que « les Tabeda sont venus de Tefredji et se sont installés dans le quartier Krukpa Tigba qui est le quartier de pêcheurs. Les Tabeda adoraient le génie kofinitchi ».

---

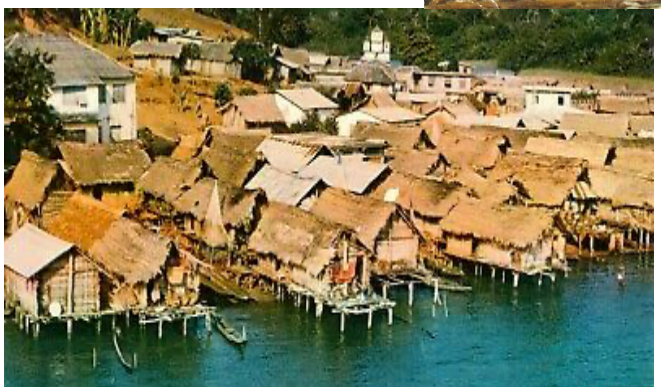
[34] Ahouou Jean Ditchi, Enquête réalisée à Dabou le 06 août 2014 par Esther Azagni.

[35] La pêche est la première identité de tout le groupe aïzi qu'il soit Lelou, Apro ou Mobou. Cette culture matérielle est relativement uniforme tout comme celle des Krou. Le nom "*Prokpo*" que se donnent les Aïzi eux-mêmes est révélateur de cette commune condition de pêcheurs. Les Aïzi se présentent eux-mêmes comme les hommes dans l'eau.

[36] N' Guessan Lefri, enquête effectuée à Tiagba le 28 février 2012.

Notons ici que les gens de Tefredjji sont les Apro, les autochtones du pays aïzi. Dans l'Aïzi pluriel, Verdeaux signale que « les Tefredjji avancent pour leur part que ce sont eux qui ont « donné » aux nouveaux arrivants et en particulier aux Lelou les génies qu'ils ont actuellement.» (F. Verdeaux, 1981, p. 33.)

Photos 2 et 3 : une vue des cases sur pilotis dans le quartier Krukpa Tigba de Tiagba.



Source : E. B. Azagni, *Histoire des Aïzi de Tiagba : des origines au XIXe siècle*, Mémoire de Maîtrise, Université de Cocody, Histoire, Abidjan, 2007, p.16.

A propos des autochtones apro, E. Pété (2009, p. 289), indique que les traditions de peuplement rapportent par exemple comment les groupes apro, primitivement installés en lagune, intègrent de nouveaux arrivants comme pêcheurs à part entière (prokpo) en leur donnant les génies permettant d'accéder aux emplacements propices aux barrages tout en conservant pour eux les plus puissants « qui ouvraient » la grande saison de pêche ou étaient les intermédiaires pour la mise en œuvre des plus grands des barrages, les pêcheries *ane-vra*.

Ces informations permettent de comprendre que les Lelou ont effectivement appris et adopté la pêche au contact des autochtones des lieux.

Les traditions orales de Tiagba véhiculent comme informations que l'ancêtre fondateur du village, Aïkpa Leba, vient d'Adiaké où, dit-on, les gens font le même travail dans la lagune Aby. C'est donc en qualité de pêcheur qu'Aïkpa Leba s'était installé en région aïzi. Ces données de la tradition revêtent un caractère important pour nous en ce sens qu'elles nous permettent de mettre en corrélation les autochtones des lieux (les Krokpa) et les Eotilé. Elles sont

d'autant plus importantes qu'elles nous enseignent que les premiers occupants des sites lelou tiennent leur activité de leurs origines éotilé.

Parlant de ces populations, le Père Godefroy Loyer présentait déjà les Veterez (autre nom des Éotile) - que nous rapprochons ici aux autochtones des sites lelou- comme des pêcheurs-nés. Voici ce qu'il a pu écrire en substance, concernant cet ancien peuple du pays d'Isssini:

> Les Veterez sont les anciens peuples de ce païs […] Leur unique occupation et toute leur richesse c'est la pêche, d'où ils tirent le nom de Veterez qui en langue du païs veut dire pêcheurs : elle est si abondante dans la rivière, et ils sont si adroits, que cela surpasse l'imagination… La pêche des Veterez se fait uniquement dans la rivière, et non dans la mer, sur laquelle ils n'osent se commettre. Au reste, Ôtez-les de la rivière, jamais on n'a vu des gens plus interdits et moins capables d'affaires.
> (G. Loyer, in Paul Roussier, 1935, p. 111- 219).

Allant dans le même sens, Verdeaux reconnaissait déjà les Eotilé comme les « maîtres de la lagune Aby ». Aussi, a-t-il pu écrire, en regrettant quelque peu la perte progressive de leur pouvoir, due à la surexploitation de cette lagune :

> « Ce recours au savoir "blanc" et au pouvoir central de la part des descendants de la première génération, de ces "maitres de la lagune" présents précédemment, manifeste un complet renversement du rapport de la société locale au milieu. Non seulement, elle ne maîtrise plus la situation mais, s'en remettant à des instances supra locales, elle procède implicitement à un transfert de compétence et, par conséquent, de pouvoir.
> (F. Verdeaux, 1981, p. 31).

A l'instar donc des Eotilé au niveau de la lagune aby, les Aïzi aussi ont été pendant longtemps considérés comme les "maîtres de la lagune Ebrié". Leurs sites de pêche s'étendaient de la lagune Ebrié à la lagune Tadio surtout pour les Aïzi de Tiagba en raison de leur commune histoire avec les Dida de Lozoua. Pour Lezou Mel, chef de Nigui-Saff, la pêche était et demeure encore aujourd'hui la principale activité des Aïzi. Les parents continuent à l'enseigner à leurs enfants[37]. En effet, dès leur bas âge, les enfants sont initiés au métier de pêcheur. Pour Verdeaux, la pêche est perçue comme la plus ancienne production, celle qui donne au village, le fil conducteur encore visible de son passé. (F. Verdeaux, 1981, p. 217).

Sur le plan linguistique, il est à noter qu'il est possible d'établir quelques rapprochements entre le betine[38] et l'aïzi aporo qui est l'aïzi pur. Les Aïzi autochtones, comme les appelle à juste titre Bonnefoy (1954, p. 8), parlaient l'apôrô. La langue parlée par les autochtones est la même que celle des Tefredji. D'après les enquêtes linguistiques menées par L. Marchese et A. Hook, dans l'espace aïzi notamment à Tefredji, il ressort que le dialecte aïzi de Tefredji est différent de celui parlé à Tiagba qui se rapproche plus des langues krou. Sur 555 mots dans l'aïzi de Tefredji, ils n'ont trouvé que 21 mots ayant des formes

[37] LEZOU Lambert entretien effectué à Nigui-Saff le 04 septembre 2015.
[38] La langue des Eotilé

correspondantes en krou. (L. Marchese et A. Hook, 1983, p. 177). Par conséquent, ils penchent pour une origine akan de ce dialecte[39].

Concernant la structure syllabique de l'aporo, il faut dire qu'elle est divergente des langues krou. Par exemple, des nasales syllabiques apparaissent au début du mot :

(1) a. m̀pápro froid ;
(1) b. nňo boire ;
(1) c. ŋ̀kōkō chapeau ;
(1) d. ŋkārá chien

La similitude de certains mots du lexique betine avec l'aporo est aussi frappante. Le tableau ci-dessous permet d'établir quelques rapprochements dans la langue.

Au total, comme on s'en aperçoit aisément, la prééminence des Adissi en tant que groupe souche du peuplement de l'espace aïzi est attesté à la fois par les indices matériels et linguistiques.

Tableau 1 : Tableau comparatif de mots aïzi semblables avec des mots et betine

Sens des mots	Aïzi aporo	Betine[40]
Canard	tábo	dâbò
Chien	ŋ̀kávɛ̀	ɛ̀mlá
Ile	gbo	ŋ̀ji gbo
Tête	tru	Ti
Mère	nánì	Enì
colline	okpòkpò	Bòbò
Ecole	òkrù	Sùkrú
argent	asiki	Esihɛ
Dix	ájwi	Edi

Source : Esther Azagni, tableau établi à partir des données de la tradition orale[41].

2.2. Le rôle des Pèpèhiri Betibé dans la formation des villages lelou

[39] Des études menées dans l'aire aïzi par les linguistes, ont permis de démontrer que toutes les langues akan relèvent du groupe kwa. Cependant, il existe des langues dont l'origine est à rattacher au groupe krou. Au nombre de celle-ci, le lelou dans notre aire d'étude qui a été classé dans les langues lagunaires.

[40] Variante de Vitré.

[41] Pour la conception de ce tableau synoptique, nous sommes redevables à Louise Tamala AHATE doctorante en linguistique descriptive au département des Sciences du langage à l'université Félix Houphouët Boigny (Côte d'Ivoire). Ces travaux portent sur le parler aporo la souche mère de la langue aïzi.

Les Pèpèhiri-Betibé ont contribué à la formation des villages lelou en facilitant la transformation physique des sites refuges. De nouveaux quartiers ont donné un aspect nouveau à ces sites. En effet, certaines transformations ont été déterminantes dans l'évolution des villages. Elles ont par ailleurs contribué a donné à ces villages leur physionomie actuelle.

C'est le cas notamment du village de Tiagba. Comme le traduit la tradition de ce village, le quartier Krukpa Tigba[42] est le résultat d'un processus d'aménagement. Il n'existait pas à l'origine.

De l'avis de Boungadjé Paul[43] , ce quartier a vu le jour à la suite et grâce à l'alliance que les Tiagba d'ascendance krou ont tissé avec les Aïzi qui habitaient autour de l'île. Il affirme à ce propos :

> « Ce quartier était un endroit boueux inhabitable. C'est par la suite, et grâce à l'alliance qu'ils ont tissé avec les Aïzi qui habitaient autour de l'île qui leur ont appris la construction des cases sur pilotis, qu'ils ont pu occuper ce quartier encore appelé *Krukpa Tigba*, le quartier du milieu[44] ».

L'alliance tissée avec les autochtones aïzi appelés Proukpou, a été matérialisée par l'installation de ces derniers sur le site de Tiagba précisément dans le quartier Krukpa Tigba comme nous l'enseigne la tradition aux alentours du XVIIIe siècle[45].

L'alliance avec les familles autochtones de l'espace aïzi était liée à la maîtrise de l'eau par ces derniers. Elle était aussi liée à leur spécialisation dans l'activité halieutique. Dans l'espace Aïzi-Lelou, ces familles ont pour spécificité d'être les principaux sacrificateurs pour l'ouverture de la saison de la pêche. Les dieux Tabɛ, Camu et Lebié sont tutélaires respectivement des Tabeda, Tchiamida et Lebiedanié.

C'était donc une alliance à la fois politique et économique. C'est une alliance politique en ce sens que leur installation dans le village a mis fin à la série de conflit qui les opposait. C'est une alliance[46] économique basé sur l'exploitation de la ressource halieutique.

Au regard de ce qui précède, on peut donc affirmer, que la création de ce quartier était important dans le processus d'extension du village[47]. Ce qui explique l'apport important des lignages d'ascendance Betibé. Vu l'importance des Proukpou dans le village de Tiagba pour les migrants d'ascendance krou, surtout pour l'occupation des sites inhabités, les Pèpèhiri-Betibé ou locuteurs de

[42] Se dit aussi *proukpa tigba*.
[43] Boungadjé Paul, enquête effectuée à Tiagba le 08 septembre 2007.
[44] Boungadjé Paul, enquête effectuée à Tiagba le 08 septembre 2007.
[45] Serge Bessidjo, propos recueillis le 25 août 2019 à Tiagba.
[46] Il faut noter à ce propos que l'alliance systématique entre nouveaux arrivants et autochtones des lieux sont des arrangements socio-symboliques. Ils sont symboliques en ce sens qu'ils sont liés à la maîtrise des territoires par les anciens aïzi. Les fondateurs des villages aïzi sont ceux qui permettent aux nouveaux arrivants d'être en relation avec les génies des lieux véritables propriétaires des sites. Ces alliances fondent le rapport des hommes au milieu.
[47] A l'origine, les Tiagba d'ascendance krou étaient tous rassemblés à l'endroit où était installé à Aïkpa Leba. Il s'agit du quartier du bas à savoir le quartier *Manvie Tigba*. Ce quartier selon Serge Bessidjo s'appelait Kodjane Tigba. Kodjane était le nom du chef guerrier ou chef de guerre qui a conduit le peuple fuyant la guerre depuis Kodaki.

l'aporo ont contribué, à n'en point douter, au processus de formation des villages aïzi lelou.

Cependant, force est d'admettre que cela n'a pas toujours été le cas dans les autres villages lelou. Qu'en est-il exactement ?

A Attoutou B, pour ne pas être assimilés aux Lelou et perdre leur langue, les Apro ont préféré créer un autre quartier dans l'intention de garder leur originalité. C'est ce qui explique la division du village en deux quartiers. Comme le disent Beugré Datcha et Aïkpa Martin, à Attoutou B, le village est divisé en deux quartiers. Le quartier *Agboupapô* habité par les Tchavaïn et *Agboukrou* habité par les Lelou ou Brobou[48].

L'installation des familles apro dans les villages lelou est très importante au regard du rôle de sacrificateur des Apro dans l'espace aïzi. C'est la raison qui explique la cohabitation des Lelou avec les Apro dans les principaux villages.

Conclusion

L'analyse des sources orales combinées à la bibliographie existante a permis de mettre en évidence les lignages d'ascendance éotilé disséminés dans l'espace aïzi lelou. Ces lignages sont au nombre de trois. Ce sont : les Cragba ou Kragbaïn localisés dans l'espace *edidji*, les Krokpa à Tiagba dans la partie insulaire et les Adiche ou Odichin installés dans les villages de Nigui-Assoko et Nigui-Saff. Ces différentes familles sont les descendants reconnus des premiers occupants de l'espace aïzi appelés Adissi dont la présence dans l'espace aïzi remonte au XIIIe siècle. La formation des villages aïzi lelou s'est effectuée sur la base d'un peuplement ancien celui des Adissi et de populations venues de l'espace dida bété krou à partir du XVIe siècle. Dans ce processus de fondation, la contribution des Pèpèhiri-Betibé est perceptible au niveau du processus de la structuration, de l'aménagement des sites refuges et surtout du contexte de ce processus. Au XVIIIe, à l'issue de la guerre anyin Sannvin de l'est de la Côte d'Ivoire des éléments éotilé sont venus renforcer en effectif les anciens aïzi ou autochtones des lieux.

Cet article a permis de saisir la contribution des lignages d'ascendance éotilé dans la formation des villages lelou. Les lignages éotilé ont effectivement contribué à la mise en place des villages aïzi lelou. Comment ? En accueillant et en installant d'une part les populations d'ascendance krou. D'autre part, de par leur ancienneté dans l'espace, ils leurs ont appris la construction des cases sur pilotis et l'art de la pêche deux traits caractéristiques de la culture mekyibo. La formation d'un village impliquant la mise en place d'institution sociale, économique et politique forte, les Lelou ont bénéficié de l'apport des autochtones des lieux principaux médiateurs entre eux et les génies des lieux considérés comme les véritables maîtres des lieux.

Au niveau linguistique, l'étude mérite d'être poursuivie. Notre propos dans le cadre de cette étude a consisté à identifier les lignages d'ascendance éotilé

[48] Aïkpa martin propos recueillis le 06 septembre 2019 à Dabou.

disséminés à travers l'espace lelou afin de montrer leur apport dans l'édification des villages lelou. Il est important afin de rapprocher davantage les Aïzi Apro de l'espace éotilé, de mener une étude linguistique. L'analyse linguistique dans le cadre de la linguistique comparée permettra de mettre en relief les similitudes entre l'aporo et l'éotilé. Aussi, la datation des pieux des maisons sur pilotis existant dans l'espace lelou doit-elle être mise à jour. A l'état actuel de nos connaissances, la période de leur édification reste à démontrer. Les résultats en ce sens permettront de donner une chronologie plus exacte au peuplement aïzi dans son ensemble.

Sources et Références bibliographiques

Source imprimée

DELAFOSSE Maurice, 1904, *Vocabulaire comparatif de plus de 60 langues ou dialectes parlés à la Côte d'Ivoire,* Paris, Ernest Leroux.

LOYER Godefroy, 1935, *Relation de voyage du royaume d'Issigny, Côte d'or, pays de Guinée en Afrique*, in ROUSSIER Paul, *L'Etablissement d'Issiny*, Paris, Librairie Larose.

Sources orales

AZAGNI Avi André, 60 ans, planteur, enquête effectuée à Tiagba le 19 août 2007.

AÏKPA Martin, 65 ans, premier notable d'Atutu A, enquête effectuée à Dabou le 06 septembre 2019.

BESSIDJO Serges, 55 ans, planteur, enquête effectuée à Tiagba le 25 août 2019.

BOUNGADJE Paul, 80 ans, planteur, enquête effectuée à Tiagba le 08 septembre 2007.

DJON N'Guessan David, 85 ans, planteur et prédicateur de l'église Papa Nouveau, enquête effectuée le 06 août 2007 à Tiagba.

LEZOU Lambert, 62 ans, chef du village, enquête effectuée à Nigui-Saff le 04 septembre 2015.

MAKOUBI Ernest, 85 ans, chef des Tiagbou d'Abidjan, enquête effectuée à Tiagba, le 06 août 2014.

N'GUESSAN François, 63 ans, Chef du village, Tiémien, enquête effectuée à Tiémien le 31 juillet 2019.

Bibliographie

ALLOU Kouamé René, 2002, *Histoire des peuples de civilisation Akan des origines à 1874*, Thèse pour le doctorat d'Etat, histoire, Université d'Abidjan, 3 vol.

ASSOHOU Ayéssian, 1990, *La vie matérielle des habitants de la côte des Quaqua aux XVIIe et XVIIIè siècles : les Eotilé d'Abiati ''KOKO ADOW''*, Rapport de

DEA (méthode et recherche en histoire africaine), Faculté des Lettres, Arts et Sciences Humaines, Université Nationale de Côte d'Ivoire.

AZAGNI Blath Esther, 2007, *Histoire des Aïzi de Tiagba : des origines au XIXe siècle*, Mémoire de Maîtrise, Université de Cocody, Histoire, Abidjan.

BAKYONO Jean Servais, 1979, « Les lagunaires de l'île de Tiagba », *Entente Africaine*, n° 38, octobre, p. 33- 39.

BONNEFOY Claude, MIEGE Jean, 1954, *Tiagba, notes sur un village Aïzi, notes de Toponymie Baoulé*, Abidjan, IFAN, Centre de Côte d'Ivoire.

DIABATE Henriette Dagri,1984, *Le Sannvin, un royaume Akan de la Côte d'Ivoire 1701-1901*, Thèse pour le doctorat d'Etat, Université de Paris I, UFR d'Histoire, Volume IV et Volume VI.

DIABATE Henriette Dagri, 1988, *Eglise et société africaine : paroisse Saint-Pierre de Jacqueville un siècle d'apostolat, Abidjan*, NEA.

EKANZA Simon-Pierre, 2006, *Côte d'Ivoire terre de convergence et d'accueil (XVIe-XIXe siècle*), Abidjan, Les Editions du CERAP.

GAUZE Antoine Louhoy Tety, 1969, « Contribution à l'histoire du peuplement de la Côte d'Ivoire », *Annales de l'Université d'Abidjan,* Série F, Tome I, Fascicule I, p. 7-24.

HERAULT George, 1971, *L'Aïzi, esquisse phonologique et enquête lexicale*, Abidjan, Institut de linguistique appliquée.

VERDEAUX François, 1981, *L'Aïzi pluriel, chronique d'une ethnie lagunaire de Côte d'Ivoire*, Centre ORSTOM de Petit Bassam, Abidjan.

MARCHESE Lynell et HOOK Ann, 1983, *« Enquête dialectale en pays Aïzi ». In : George HERAULT (Sous la direction de) : Atlas des langues Kwa de Côte d'Ivoire. Tome 1. Monographies.* Paris, ACCT, Abidjan, ILA.

MEMEL-FOTE Harris, 1969, *Le système politique des Adioukrou: une société sans État et à classe d'âge de Côte d'Ivoire*, Thèse de Doctorat 3ème cycle, Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Paris, IES, Université d'Abidjan.

OUATA N'dri, 1975, « L'homme et la nature à Tiagba », *Annales de l'Université d'Abidjan*, Série G, Institut de géographie tropicale, Tome VII, n° 24, p.85-130.

PÉTÉ Eric, 2009, *Les Aïzi et la formation d'une ethnie lagunaire de Côte d'Ivoire du XVe siècle à 1910,* Thèse de doctorat, Histoire, Université d'Abidjan.

PERROT Claude Hélène, 2008, *Les Eotilé de Côte d'Ivoire aux XVIIIe et XIXe siècles : pouvoir lignager et religion*, Paris, Publication de la Sorbonne.